



PORT BOINOT

Journal d'un chercheur

par Cécile Girardin

*À tous les humains de la trempe de Mathilde Macard :
généalogiste, historien, archiviste, archéologue, conservateur, bibliothécaire...*



Aux archives municipales de Niort

Mathilde Macard a tout de suite su ce qu'elle devait faire.

Ce soir de mars 2020, elle et ses deux filles étaient toutes les trois penchées au-dessus de son téléphone calé contre le pichet de la table de cuisine. Elles écoutaient le Président de la République installer en France un confinement sanitaire. À l'annonce de la fermeture des écoles, Adèle, la fille aînée, déclara qu'elle n'aurait jamais son bac et que sa vie était fichue, Marianne, la cadette, se demandait comment survivre sans sa bande d'amis. Leurs lamentations parvenaient à peine à se frayer un chemin jusqu'à l'esprit de leur mère dont les neurones venaient de s'électriser. Demain, à midi, confinement se répétait-elle. Si elle voyait ses deux ados s'agiter, mouliner l'air à coup de grands gestes de désespoir, son cerveau était déjà très occupé à planifier le programme du lendemain.

Mathilde était certaine que le mardi 17 mars serait un formidable rendez-vous avec l'histoire locale, nationale, mondiale sur lequel elle serait interrogée quand elle serait vieille. Elle n'allait certainement pas rater un tel *D-Day* servi sur un plateau. Au diable les préoccupations personnelles des deux adolescentes ! Elle pensait que parcourir à pied le centre-ville de Niort autour de midi était la seule chose à se soucier.

- Tu vas faire comment pour ton boulot ? demanda soudain Adèle à sa mère.
- Mon boulot ? ânonna Mathilde qui réalisait au même moment qu'elle devait se réorganiser. J'imagine que les archives publiques vont fermer, donc plus de recherches d'héritiers.
- Chômage technique ! lança Marianne fière de son trait d'esprit.

— Depuis le temps que je vous dis que les archives sont au cœur de mon activité. Plus de vieux papiers, plus de travail, répondit Mathilde ravie d'engager une conversation sur son métier de généalogiste successorale.

Son enthousiasme fut vite douché. D'un air entendu, les deux lycéennes se levèrent et quittèrent rapidement la cuisine avant d'en entendre davantage. Encore raté, grommela Mathilde. Dans l'élan de sa contrariété, elle annonça par mail à tous ses clients notaires l'arrêt contraint de ses recherches.

Port Boinot, quel drôle de nom !

Les douze coups du confinement arrivaient enfin. Portée par un entrain tout à fait décalé avec celui de ses congénères, Mathilde se jeta dans la rue en fin de matinée. Habituellement bruyante et passagère, l'avenue de la Gare s'assagissait progressivement au fur et à mesure que les gens allongeaient le pas ou appuyaient rageusement sur l'accélérateur de leur voiture. C'était beau à voir ! Mathilde prit des notes, des photos et des vidéos, histoire de documenter le basculement de midi. Plus loin, les derniers clients sortaient précipitamment des commerces du rond-point du Roulage, les sacs de courses enflés de nourriture au bout des mains. Mathilde rejoignit le bas de la place de la Brèche et la rue Ricard par l'avenue de Verdun où tous les commerces dits non essentiels avaient fermé. Jusqu'au donjon, elle crut être un dimanche de mai lorsque les Niortais migraient plusieurs jours à La Rochelle ou sur l'île de Ré. Mais l'ambiance n'était pas à bronzer sur une plage, les rares Niortais n'osaient pas se regarder, sans doute encore sonnés par la nouvelle ou par la peur de se refiler le mystérieux virus. Passé le marché des halles, elle descendit le long du donjon en direction de la Sèvre niortaise. Les dernières pluies avaient gonflé le lit du fleuve, l'eau claquait contre les parois des murs qui la canalisèrent. Mathilde se laissa guider par le débit rapide et nerveux de

l'eau jusqu'aux ponts Main. Comme la rue de la Gare, la route se traversait d'un rien. Elle s'appuya contre le parapet au-dessus du bief : ses yeux dévisageaient les travaux de réhabilitation de « Port Boinot » à l'arrêt, les tractopelles ne s'agitaient plus, les ouvriers ne s'affairaient plus, les Niortais ne venaient plus assister au chantier comme on allait à une représentation de théâtre.

Ce qui venait à l'esprit de Mathilde ? Qu'une adolescente niortaise avait soigné un couple de la grippe espagnole, juste après la Première Guerre mondiale. Personne n'avait eu le courage de franchir leur porte par peur « d'attraper la mort », sauf cette jeune fille. Ils s'en étaient tous sortis. Lui revinrent également quelques textes lus sur les flambées de variole et de typhus qui avaient sévi dans ce quartier du port. Elle était là le nez collé aux grilles de chantier et ne pensait qu'à des événements sans lien direct avec Port Boinot. Cette réflexion personnelle fut le premier grain de sable qui retint l'attention de son cerveau.

Le moteur bruyant d'une voiture la sortit brutalement de ses pensées. Un dernier coup d'œil aux panneaux de présentation du projet de réhabilitation accrochés par la mairie et elle remonta rapidement en ville. En longeant la préfecture puis la prison, elle se répéta plusieurs fois le nom de « Port Boinot » à voix basse. Quelque chose clochait¹. Elle se demandait ce que les touristes en penseraient, de ces deux termes accolés. Ils chercheront un port construit par un certain Boinot, le maire de l'époque ? La visite clochera pour eux aussi, se disait-elle avec amusement.

Sur son bureau, arbres généalogiques, fiches d'individus décédés couvraient la totalité de la surface. Puisque ses notaires avaient pris acte de l'arrêt de son travail, elle rassembla soigneusement tout son petit monde de papier et nota méticuleusement ses avancées pour chaque dossier ainsi que les prochaines étapes à franchir dès

¹ Mathilde Macard adore quand ça cloche, elle aime les grains de sable, les incohérences, les contradictions qui se mettent sur la route de son cerveau, toujours prompt à décortiquer patiemment un os à ronger. De tout cela, elle raffole.

l'ouverture des archives. Avec amour, elle forma des piles et essuya la poussière qui ne manquait jamais de se déposer sur le bois.

Son espace de travail blotti au dernier étage était retranché dans la pièce la plus calme de la maison, à l'écart des lieux de passage, escalier, couloir et salle de bain. La grande fenêtre côté sud donnait sur le néflier qui dodelinait au fond de la cour arrière. Le calme et la vue sur l'extérieur étaient indispensables à la santé mentale de Mathilde quand elle plongeait dans le passé de ses héritiers. Son grand bureau, l'ancienne table de cuisine de douze couverts de sa grand-mère Jeanne, en imposait au milieu de la pièce et régnait sur sa collection de livres d'histoire, de généalogie, de biographies, de dictionnaires, d'encyclopédies et d'atlas rangés sur les quatre murs. Ce lieu était interdit à tous les êtres humains en dehors de Mathilde, l'idée qu'un étranger vienne toucher à ses dossiers et à son ordinateur la faisait frémir. Personne ne rentre, personne ne touche à quoi que ce soit et tout se passera bien.

En dépit du désordre apparent, chaque tas, feuille, carnet de notes et crayon avait une place bien précise qu'elle reliait à ses yeux par des fils d'Ariane invisibles. Ce bureau ressemblait à une vaste toile dans laquelle elle se glissait avec bonheur. L'étape du ménage était par conséquent à haut risque, car le moindre geste de travers pouvait emmêler tous ses fils ; sa table deviendrait alors une vilaine pelote de laine. Mathilde surveilla chacune des manipulations au moment du rangement pour mémoriser avec précision l'organisation des piles.

L'impression que le silence de la salle de lecture des archives planait sur Niort grandissait dans son esprit. Elle croyait sincèrement que les Français allaient se mettre à leur arbre généalogique ou à sortir les vieux albums de famille. Dire que, elle, premier flic de France selon l'expression des filles, n'avait plus une seule enquête à mener ! Évidemment, elle pourrait vérifier que tous ses livres étaient bien classés par ordre alphabétique à tous les étages de la maison. Ou ranger le cabanon ? La cave ? S'occuper du jardin ? Des impôts ? Elle opta finalement pour l'épluchage des légumes, activité parfaite pour canaliser son cerveau et l'empêcher de tour-

ner en rond. C'est en coupant les carottes que le nom de « Port Boinot » réapparut, comme s'il toquait sur ses tempes pour rentrer. Quel drôle de nom tout de même ! L'association anachronique des deux termes formait un nom de baptême bien ancré en 2020 alors qu'elle cherchait vainement une réalité historique. Le port puis Boinot avaient bien existé, mais le port fluvial, dite la « cale du port », n'avait jamais porté le nom de la chamoiserie voisine de la famille Boinot et Boinot n'avait jamais été un port. Impossible qu'un historien ait proposé ce nom, il n'avait aucun sens.

Si Mathilde avait à retrouver les héritiers perdus de « Port Boinot », elle en ferait la généalogie, chercherait les parents, les grands-parents, les oncles, tantes, cousins, cousines, neveux, nièces..., elle remonterait la lignée des aïeux jusqu'à ceux qui ont construit le moulin. Devant les épluchures éparpillées, elle pensait à tous ces gens qui avaient connu le site à travers les âges et qui auraient pu lui raconter leur vie passée au moulin.

Et avant la chamoiserie Boinot, qu'y avait-il ?

Et encore avant ?

Quel était le nom de ces personnes ?

Quels documents étaient conservés aux archives ?

Quand avait été construit le moulin ?

Curieusement, la chronologie affichée sur les panneaux de la ville s'arrêtait en 1866 quand « l'ancien moulin est reconverti en chamoiserie par Alfred Laydet ». Sorte de date butoir contre laquelle les historiens se cognaient ? Qui est cet Alfred ?

Par une série de questions et une curiosité malade, Mathilde, qui voulait documenter le confinement, plongea finalement dans le sujet de Port Boinot. À la fin de l'épluchage des carottes, l'affaire était conclue entre elle et son cerveau : tant que le confinement durera, elle fouillera le passé de Port Boinot. Régulièrement, elle se promet de se placer au-dessus du bief et de se raconter l'histoire révélée par les archives.

La chamoiserie-ganterie Boinot

Y a rien, on n'a plus les archives.



Mathilde apprit rapidement que cette enseigne de la teinturerie Boinot du 18^e siècle disparut à la fermeture officielle de la chamoiserie en 2005. Par chance, l'objet avait été photographié par le service de l'Inventaire général. Les Boinot teignaient donc tissus et peaux, précisément au 18 rue Baugier à Niort, avant de chamoiser et de fabriquer des gants.

Enseigne de la teinturerie Boinot, « Au grand Saint-Maurice... ». Huile sur bois, deuxième moitié XVIII^e siècle. Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel. Archives privées. M. Deneyer (reproduction), 1995.

*Il y a toujours une rumeur,
un serpent de mer qui rôde.*

Les historiens locaux se murmuraient à l'oreille, sur la chamoiserie Boinot, il n'y a rien, on n'a plus les archives². C'était typiquement le genre de phrase aux allures de grandes vérités qui exaltait les neurones de Mathilde. Oh elle n'avait rien de négatif, elle était tellement stimulante pour un esprit qui aimait la complexité, tirer au clair et créer des liens à partir du moindre indice. C'était inespéré pour s'occuper pendant ces quinze jours de confinement, d'autant que, elle devait bien l'avouer, elle était une Niortaise qui n'y connaissait pas grand-chose à la chamoiserie et à la ganterie.

Sa carrière de généalogiste successorale lui avait appris que le « y a rien » n'existait pas, qu'il y avait toujours quelque chose quelque part, une personne qui savait, qui gardait une brîbe de mémoire. Il suffisait de tomber dessus. Rester sourde à la « malédiction Boinot » lui parut par conséquent l'attitude la plus raisonnable.

² Mathilde Macard n'est pas toujours facile à suivre. Que veut-elle dire ?

À la fermeture de la chamoiserie, les archives n'ont pas été versées à un service public. Si certaines ont été sauvées, c'est grâce aux responsables des archives municipales, départementales et au Musée des Beaux-Arts, qui, inquiets de la disparition de ce patrimoine, sont venus collecter ce qu'ils pouvaient. Tout le reste ? Jeté à la poubelle, gardé pour soi ?

Ces archives disparues pouvaient être les registres du conseil d'administration, les documents comptables, les registres d'entrées et de sorties des marchandises, les courriers, des articles de presse, des photographies, des plans, la collection de gants, le matériel...